

V

LA DÉMOBILISATION
ET LE CONGRÈS DES CONSEILS DE SOLDATS
DU 16 DÉCEMBRE 1918

Si la retraite a été un succès pour l'État-Major, la démobilisation va s'achever, pour lui, en défaite. L'armée jusqu'ici si docile et si disciplinée, malgré les appels à l'insubordination des Conseils de soldats, va échapper à son contrôle. La méfiance, qui s'installe depuis des mois entre officiers et hommes de troupe, va se transformer de part et d'autre en une haine aiguë. Tous les liens de la camaraderie et de la hiérarchie vont se déchirer. A quoi peut-on attribuer cet échec de l'État-Major ?

D'abord à sa méconnaissance de la psychologie individuelle. Pour lui, le soldat n'est qu'un rouage dans une gigantesque machine. Il n'a pas à penser par lui-même : d'autres s'en chargent pour lui. Dès qu'il cesse de se soumettre, dès qu'il fait intervenir ses sentiments personnels, il commet un délit qui mérite d'être châtié.

Ensuite, à sa méconnaissance de la psychologie collective. Habitué à commander et à être obéi sur-le-champ, il n'a aucune notion de la lenteur avec laquelle une idée s'implante dans un cerveau, de la rapidité avec laquelle une passion s'empare d'une foule. Persuader, convaincre, gagner les esprits n'est pas son affaire. Il vit dans un monde où les sonneries de trompette remplacent les discours. Mais même s'il avait le talent de rallier et de séduire, cette façon d'agir lui semblerait indigne. Elle signifierait à ses yeux la négation de son autorité.

Une autre faiblesse du Haut-Commandement est sa conviction que les règles de la stratégie s'appliquent à la conduite de l'État. Il croit toujours qu'il s'agit de surprendre l'ennemi, de bousculer ses prévisions, de prendre ses positions d'assaut. Il semble ignorer l'immense inconnue que représentent les réactions psychologiques de la masse et ne laisse jamais aux événements le temps de mûrir. Plus d'une fois, nous le verrons compromettre sa cause par une précipitation inexplicable. Par contre, chaque fois qu'il temporisera, il remportera la victoire. Mais les temporisateurs sont rares parmi les membres de l'État-Major. C'est en cela que Hindenburg et Seeckt se distinguent de leurs collègues. Ce trait de caractère les rendra parfois suspects à leur entourage. Pourquoi s'abaisser à négocier, quand on est fait pour dicter ses volontés ? Cette conception trop rigide des relations humaines, exclusivement fondée sur les rapports de supérieurs à subordon-

nés, amène l'État-Major à compliquer sa tâche. Ses efforts pour empêcher la démobilisation de l'armée vont avoir un résultat diamétralement contraire à celui qu'il escompte : ils vont exaspérer la troupe et hâter sa dissolution.

Quant à l'esprit du simple soldat, tel qu'il se manifeste au cours des journées de décembre 1918, il est facile à comprendre.

Depuis quelque temps déjà, le combattant du front a senti s'éveiller des doutes sur la légitimité d'une guerre que ses supérieurs lui avaient affirmé devoir être « fraîche et joyeuse ». Au cours de quatre années de tranchées, il a commencé à entrevoir une réalité nouvelle, que les bulletins et les proclamations lui avaient soigneusement cachée. Mais cette pensée indépendante qu'il sent s'éveiller en lui, n'est-elle pas une trahison ?

Un trouble inconnu s'empare de son esprit. Il en vient à se demander où est son devoir. « Le tumulte joyeux des premiers mois s'était tu, écrit l'un d'eux, étouffé par une angoisse mortelle. Le temps vint où chacun avait à lutter entre l'instinct de la conservation et les injonctions du devoir. Toujours, lorsque la mort rôdait, quelque chose d'indistinct cherchait à se révolter et prenait les apparences de la raison pour s'imposer au corps affaibli... Un dur combat s'engageait, fait de tiraillements contradictoires, et seule résistait encore une dernière étincelle de conscience. » Celui qui écrit ces lignes est le fantassin de 1^{re} classe Adolf Hitler, du 16^e régiment d'infanterie bavaroise¹. Il est vrai qu'il ajoute : « Ce n'était là que de la lâcheté, et chez moi le sentiment du devoir ne tarda pas à reprendre le dessus. » Mais pour d'autres, ce conflit douloureux aboutit à la ruine irrémédiable de tout ce en quoi ils ont cru. A la place de la confiance ancienne, il n'y a plus qu'un vide affreux, un mélange de nihilisme, de lassitude et d'écœurement.

Ni la conclusion précipitée de l'armistice, ni les marches harassantes du retour n'ont laissé au soldat le temps de la réflexion. Son expérience du front, il la rapporte chez lui intacte. La retraite s'est effectuée à une cadence accélérée, à travers des territoires ennemis ou évacués. Arrivé dans ses cantonnements, le mouvement s'arrête. Le soldat est accueilli par sa famille, par ses amis. Il devient aussitôt la proie de la propagande révolutionnaire. On lui explique tout ce qui s'est passé depuis le début de novembre. Il voit de longs cortèges parcourir les rues, le drapeau rouge en tête et chantant l'hymne des temps nouveaux :

Frères, en avant vers le soleil et la liberté !

Ces paroles réveillent en lui des aspirations immenses. Il revoit son agonie du front, sa mitrailleuse posée contre un parapet de cadavres. Sa passivité fait place à un sentiment de révolte. Il en a assez d'être un

1. *Mein Kampf*, vol. I, p. 181.